

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nelly Arcan, Myriam Beaudoin, Maryse Latendresse

Jean-François Crépeau

Number 138, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62363ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2010). Review of [Nelly Arcan, Myriam Beaudoin, Maryse Latendresse]. *Lettres québécoises*, (138), 23-24.



Nelly Arcan, *Paradis, clef en main*, Montréal,
Coups de tête, 2009, 148 p., 14,95 \$.

Ni putain ni folle, mais une grande écrivaine

Je m'étais refusé de lire Nelly Arcan. Je la croyais une luciole qui avait éclairé quelques saisons littéraires, sans plus. En refermant *Paradis, clef en main*, œuvre posthume s'il en est, je reconnais m'être trompé. Son départ hâtif laisse un espace inoccupé au registre de la société des écrivains où son immense talent et l'univers romanesque qu'elle a créé l'ont inscrite.

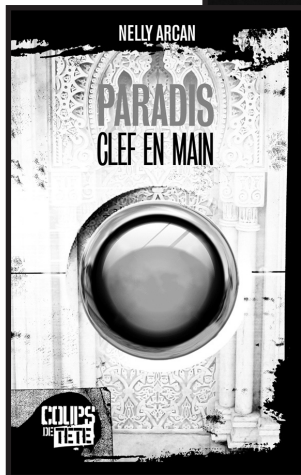
Paradis, clef en main, c'est l'histoire d'Antoinette Beauchamp. La jeune femme est devenue paraplégique à la suite d'un incident de parcours de la société «Paradis, clef en main», spécialiste du suicide assisté.

TARE FAMILIALE

Comment vivre après l'échec qui a décuplé son non-intérêt à vivre? L'héroïne raconte d'abord son existence avant cet événement. Fille unique de Micheline Beauchamp, une femme qui a mis sa richesse dans «The Truth», une compagnie de cosmétiques, symbole de son refus de vieillir, Antoinette ne se souvient pas avoir voulu vivre. Cet état d'esprit semble inscrit dans ses gènes, son grand-père maternel et son oncle Léon s'étant eux-mêmes suicidés.

Toinette, comme la surnomme sa mère, vit maintenant dans «une cage dorée et exigüe», une chambre dont le plafond lui sert d'écran sur lequel elle peut «écrire avec le son de [s]a voix». «Le plafond, c'est aussi ma tête et les pensées qui s'y bousculent, qui jouent des coudes dans la promiscuité, ce sont mes mains, ma bouche, le reflet de ma mobilité perdue.» (p. 15)

Une chose est certaine: la jeune femme n'a plus «envie de mourir» (p. 33) et s'occupe au «rappel du passé, [au] présent de la paraplégie et [à] l'alcool: voilà ce qui constitue l'espace de [s]a vie, [s]on carré de sable, [s]on terrain de jeu» (p. 35-36).



NELLY ARCAN

Force m'est donné de reconnaître le sérieux de son propos et les qualités réelles de son talent d'écrivaine: relisons Nelly Arcan et apprécions pleinement ce qu'elle a laissé en héritage.

CLEF EN MAIN

C'est Léon, cet oncle qu'elle a aimé par-dessus tout, qui lui a conseillé la société du docteur Paradis, un médecin qui sauvait ses patients de cancers mortels jusqu'au jour où son fils unique s'est suicidé. Cependant, pour que la société que le médecin dirige intervienne, il faut respecter un code, un protocole. La première étape consiste à rencontrer le comité de sélection qui sonde les véritables intentions du client, entre autres le moyen qu'il préfère pour mettre fin à sa vie. Ensuite, il y a une rencontre avec un psychiatre. Précisons ici que chacune des étapes est précédée d'épreuves que le client doit franchir. Par exemple, pour rencontrer le psychiatre, Antoinette a dû visiter «Chez Parée», le «bar de soldates de l'amour dont l'unique arme était leur corps» (p. 76), avant qu'on l'amène au médecin spécialiste.

Parallèlement au récit de sa course vers la mort, la narratrice raconte les événements de sa vie actuelle, celle d'une femme alitée, à la merci d'une mère envahissante, incertaine de ce qu'elle fera de son avenir.

C'est lors d'un retour au temps présent qu'Antoinette se souvient de Léon, «le seul homme qu'elle ait aimé dans [s]a vie» (p. 116). C'est avec lui qu'elle a abordé le suicide en tout premier lieu de façon sérieuse. Avant, comme elle le dit: «J'ai voulu mourir souvent dans ma vie. Mais pour mourir, il faut attendre la maladie, ou l'accident, il faut attendre de s'endormir de fatigue à force d'être vieux ou encore il faut se prendre en charge et se tuer. J'ai essayé plusieurs fois. Ça n'a jamais marché. Mon corps s'est toujours dérobé à ma volonté et à mes plans.» (p. 141-142)

Or, même si la narratrice a recours à un spécialiste du suicide assisté, la part du hasard dans la réussite de son projet reste probable. Pas étonnant alors qu'une partie de poker soit une des obligations que Paradis impose à sa clientèle. Cette métaphore m'apparaît très puissante, car elle s'applique à la vie comme à la mort.

ESPOIR RETROUVÉ

Paradis, clef en main est un roman de l'espoir retrouvé. Le suicide assisté ayant échoué, la situation a forcé la jeune femme à faire une profonde réflexion sur la vie, la mort et ce qu'il y a entre ce début et cette fin. Cela est remarquable, car Nelly Arcan, dont les qualités d'écriture m'ont semblé, dans ce dernier roman, transcender le sujet de *Putain*, ou de *Folle*, fait avec son héroïne une rétrospective de l'avant et de l'après suicide. Il a fallu qu'Antoinette soit clouée au lit pour apprécier ce que l'existence peut lui offrir, même en fauteuil roulant.

J'ai lu tout Arcan avant de terminer *Paradis, clef en main*. Cela m'a permis de mettre cette œuvre en perspective. Force m'est donné de reconnaître le sérieux de son propos et les qualités réelles de son talent d'écrivaine: relisons Nelly Arcan et apprécions pleinement ce qu'elle a laissé en héritage.



Myriam Beaudoin, *33, chemin de la Baleine*,
Montréal, Leméac, coll. « Roman », 2009, 192 p., 21,95 \$.

Au bout de la route, la déraison

Myriam Beaudoin fait reposer la trame de son troisième roman, *33, chemin de la Baleine*, sur une suite de lettres qui développent les thèmes de la joie et de la peine amoureuses, de la folie, du vieillissement et du deuil. Qu'en est-il vraiment ?

Le récit gravite autour d'Éva Paradis, une dame âgée vivant à la Résidence Jardin. Sans Solène, l'infirmière qui prend soin d'elle, et Julio, le jardinier, elle serait seule au monde. Un jour pourtant, elle reçoit la visite d'un étranger, Jacques Lenoir ; il lui apporte un album de photos accompagné d'une abondante correspondance relatant quelques mois dans la vie d'Éva et d'Onil Lenoir, son mari.

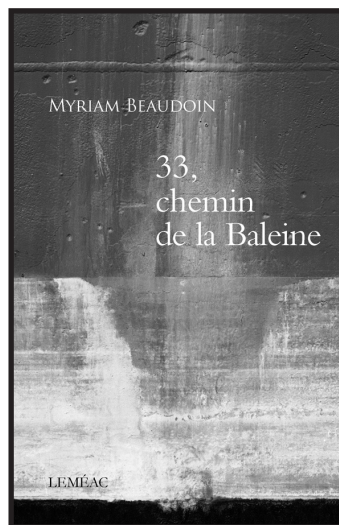
LES LETTRES D'ÉVA

Dès la première visite de Jacques, la vieille dame lui demande de lire les lettres qu'il lui a apportées, la première datant du 6 janvier 1953. Le roman est ensuite une succession de séances de lecture jusqu'à la missive du 23 septembre 1953.

La correspondance raconte qu'Éva, une jeune femme de condition modeste travaillant en usine, a rencontré, au parc Belmont, Onil Lenoir, un écrivain célèbre. Le père d'Éva connaît les livres de Lenoir et accepte de lui donner la main de sa fille, malgré la différence d'âge. Marié le 13 juin 1951, le couple fréquente le milieu littéraire montréalais et rencontre, entre autres, Claude-Henri (Grignon), Marcel (Dubé), Jovette (Bernier), Alain (Grandbois).

Onil a vite besoin de solitude pour écrire et il se retire à Isle-aux-Coudres, laissant sa jeune épouse aux bons soins de Simone, à la fois domestique et dame de compagnie. C'est à partir de ce moment-là qu'Éva entreprend d'écrire presque quotidiennement à son mari, lui racontant la lente et douloureuse dérive de son amour pour lui jusqu'aux limites de la folie.

Que de détails auxquels nous avons droit ! Ils en viennent à alourdir inutilement le récit. D'autres éléments de la trame sont par contre négligés, par exemple les origines de Jacques ou sa relation avec Solène qui sont à peine évoquées. Heureusement, la chute du roman est un des temps forts de l'histoire, qui nous permet de comprendre la fin tragique d'un amour d'autrefois.



Maryse Latendresse, *Pas de mal à une mouche*,
Montréal, Hurtubise, coll. « AmÉrica », 2009, 288 p., 24,95 \$.

Danger : triangle amoureux

Les premiers romans de Maryse Latendresse lui ont valu l'estime de la critique et l'attention des lecteurs. On a dit qu'elle était le nouveau porte-étendard de l'histoire d'amour. Avec la parution de *Pas de mal à une mouche*, l'espoir d'une œuvre marquante était grand, comme un tournant dans l'aventure littéraire.

Pas de mal à une mouche, c'est le récit de l'urgent désir de Marie Matte : avoir un enfant avant la quarantaine. Célibataire, elle rencontre Vincent Lucas, un redoutable homme d'affaires, séducteur invétéré et peut-être candidat à la paternité.

NARRATEUR OU NARRATEURS ?

Une question s'impose rapidement : qui est, qui sont les narrateurs ? Marie Matte, certes. Mais, pour identifier le second narrateur, il faut attendre qu'apparaisse Richard Kilanowicz, le psychologue de Vincent, l'autre narrateur. Connaissant Vincent mieux que lui-même, il s'intègre aux péripéties sans difficulté.

Les monologues de Marie et de Richard illustrent leurs préoccupations, face à eux-mêmes, à la passion amoureuse qui s'installe entre eux, à leurs rapports avec Vincent. Ainsi, Richard suggère à Vincent de rencontrer Marie dont il lui parle tant ; le coup de foudre entre Marie et Richard est immédiat. Entre temps, Marie tente de convaincre Vincent de lui faire un enfant. Devant le refus répété de ce dernier, elle part seule pour faire le point, mais Richard, sans prévenir, la rejoint.

MARIE, VINCENT ET LES AUTRES

La suite du roman néglige la vraisemblance. Marie, enceinte, croit que Vincent est le père, n'ayant eu qu'une relation protégée avec Richard. Théo naît, ce qui plonge Vincent dans un profond désarroi, l'enfant lui rappelant un souvenir douloureux de sa propre enfance.

Maryse Latendresse a mis en place une tension extrême entre les personnages, hélas ! elle a cousu de fil blanc leurs rapports improbables. Voilà pourquoi, lorsque Vincent découvre par hasard les lettres que Marie écrit à Richard, il est déjà trop tard pour changer quoi que ce soit : il ne peut rien à la macabre découverte du corps de ses parents lorsqu'il était enfant et, maintenant, au fait qu'il n'est pas le père de Théo.

Il n'est pas simple de raconter un triangle amoureux, surtout quand un des personnages croit que l'amour entre ses parents les a unis jusque dans la mort. La romancière y parvient de façon maladroite, parfois invraisemblable. La lecture de *Pas de mal à une mouche* ne m'a pas ennuyé, j'ai seulement cessé d'y croire après une quarantaine de pages. ■